L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 25 FEVRIER 1889.

62ème Année

BUREAUX: rue de Chartres No. 73.

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 25 FEVRIER 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an....$12 00
Six mois....6 00
Trois mois....3 00
Un mois....1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an....$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an....$3 00
Six mois....1 50
Quatre mois....1 00
Trois mois....75

BUCK BUCK BUCK

WECKERLING'S BREWING CO.

Brasserie Weckerling.

Le premier tirage de BUCK aujourd'hui.

A vendre partout.

23 fév—23 24 25

France et Italie.

UNE RÉPONSE DU "JOURNAL DES DÉBATS."

Les considérations que nous avons présentées sur l'état général de l'Europe et les intentions que semble avoir la politique italienne, ont été l'objet de critiques assez nombreuses en Italie.

Quelques-unes de ces critiques nous auraient été, certainement, épargnées, si nos contradicteurs, au lieu de nous juger sur des dépêches, avaient attendu l'arrivée du *Journal des Debats*.

Sur le vu d'un télégramme, *il Popolo romano* nous reproche, avec une grande courtoisie d'ailleurs, d'affirmer que "l'Italie va à la recherche de la guerre pour sortir des difficultés économiques de la détresse financière". L'analyse de notre article, citée par ce journal, nous fait même dire que "l'Italie doit chercher à satisfaire prochainement son désir insensé".

Or nous avons eu grand soin d'éviter toute expression blessante, et l'épithète *insensé* a été ajoutée à notre texte, contrairement aux habitudes du style télégraphique. Quant aux difficultés financières, nous n'en avons parlé qu'incidemment, pour dire qu'elles sont la conséquence d'une politique belliqueuse, et capables de hâter la guerre. Cela est bien différent.

Toute la question est de savoir si, à un certain moment, la politique italienne n'a point changé de façon de parler et d'agir, et si des hommes d'Etat n'ont pas agi et parlé comme s'ils désiraient transformer la triple alliance en un instrument offensif. Nous pensons, nous, que cette évolution s'est produite. Nous ne sommes pas seuls à le penser. Ce n'est pas en France uniquement, c'est aussi en Autriche et en Angleterre que l'attitude du Cabinet italien a paru singulière. Enfin, ces inquiétudes ont été ressenties en Italie même.

Nous ne voulons pas exagérer l'importance de certains mouvements qui se produisent dans la Péninsule, mais nous avons grand plaisir à trouver l'expression de sentiments pacifiques qui sont les nôtres, et, lorsque nous voyons un journal de l'importance de l'*Opinione* accuser Milan, parce que cette grande ville a manifesté pour la paix, de déserter l'*italianité*, à la Lombardie de se transformer en Gaule Cisalpine, nous sommes bien en droit de nous demander si l'amour de la paix et la sympathie pour la France ne paraissent point à certains politiques incompatibles avec l'*italianité*, comme ils la comprennent.

Il est un reproche auquel nous serions très sensibles s'il était mérité. Nous sommes accusés d'avoir commis un acte d'hostilité envers l'Italie. Les analyses télégraphiques d'où a disparu la déclaration de notre sympathie sincère, profonde et ardente pour la nation italienne, sont la cause de cette interprétation, contre laquelle nous protestons de toute notre force.

Les ennemis de l'Italie raillent sa rapide fortune acquise par les victoires d'autrui. Nous avons dit, nous, les raisons historiques qui l'empêchaient de faire seule cette fortune, et reconnu, par là même, qu'elle a suivi l'unique politique capable de lui donner la qualité de nation, où elle avait, à coup sûr, le droit de prétendre. Est-ce là de l'hostilité?

Des esprits à vue courte, et qui voudraient plier la vie des nations aux règles de la morale des individus, qualifient de monstrueuse l'alliance de l'Italie avec les deux empires, et nous avons reconnu, nous, en toute loyauté, qu'elle a le droit strict de prendre des précautions même contre nous. Est-ce là de l'hostilité?

On nous prête, quelquefois, en Italie, des sentiments de haine et de jalousie. "Oui, oui, disait encore, dernièrement, un journal, l'Italie est une épine trop grosse dans le cœur des Français, *una spina troppo grossa nel cuore dei Francesi*; mais, puisqu'ils l'ont, cette épine, qu'ils la gardent!" Cette feuille va même jusqu'à souhaiter que "la maudite épine soit enfoncée toujours plus avant dans notre cœur". Nous pourrions, en effet, si nous n'écoutions que l'égoïsme national, regretter le temps où la Péninsule, divisée entre plusieurs maîtres, n'était qu'une "expression géographique". Or, de ce temps, nous haïssons le souvenir, comme nous compatissions jadis aux misères de l'Italie. La seule idée que l'on pourrait rapeupler les plombs de Venise, nous fait horreur. Est-ce là de l'hostilité?

Mais nous avons, dit le journal l'*Italie*, qui nous a jugés aussi sur dépêche, jeté "une note discordante dans le concert pacifique de la presse italienne, et les amis de la paix ont droit de s'en plaindre". Nous aurions beau jeu pour contredire ce journal, quand il déclare qu' "aucun des incidents regrettables qui se sont produits n'a été dû à l'initiative du gouvernement italien". Nous pourrions lui demander s'il a besoin grâce à nous reprocher "des attaques qu'on dirait faites exprès pour troubler l'œuvre pacifique", quand il parle, trois lignes après, du "débarquement de la mission Atchinoff à Tadjourah, *sous la protection d'un navire français*"! Mais laissons toute polémique. Il n'est pas vrai que nous ayons jeté une note discordante dans le concert pacifique, en nous plaignant qu'une certaine politique fût capable de produire l'éventualité d'où sortira la guerre.

Ce n'est pas troubler la paix que de signaler le danger d'une rupture de la paix. Aujourd'hui, d'ailleurs, nous sommes tranquilles sur les reproches que nous pourraient adresser les amis de la paix: Loin que ceux-ci aient à se plaindre de nous, ils doivent reconnaître que le *Journal des Débats* a été bien inspiré en expliquant, avec toute franchise, nos préoccupations. Le président du ministère italien a déclaré à notre éminent correspondant qu'il ne s'est jamais proposé une guerre avec la France; il a même bien voulu ajouter que l'existence d'une France forte était nécessaire à l'Italie.

M. Crispi a mille fois raison. Quelles que soient les rivalités provoquées entre l'Italie et la France par la concurrence vitale, il faut à l'Italie une France forte. De son côté, la France n'a rien à redouter d'une Italie qui comprendrait et proclamerait la nécessité de la persistance d'une force française. L'Italie, dans la pleine liberté de son action, s'est liée à l'Allemagne par un traité politique, mais elle demeure attachée à la France, et la France lui demeure attachée par des intérêts considérables, par des sentiments naturels et par des idées nobles.

C'est pourquoi nous avons plaisir à entendre les déclarations pacifiques de M. Crispi, et le *Journal des Débats*, ce vieil ami des mauvais jours, a recueilli avec joie les dernières paroles du discours royal: "La paix, je l'affirme, nous la maintiendrons!" Il pense, comme la *Riforma*, que personne n'a le droit de mettre en doute la parole du roi Humbert.

Il ne nous reste donc plus qu'à souhaiter que le ton des relations de l'Italie et de la France exprime ces sentiments, au lieu de les dissimuler. C'est beaucoup de ne pas vouloir la guerre, mais il est bon aussi de n'avoir pas l'air de la vouloir. Les psycho-physiologistes enseignent, en Italie comme en France, que l'expression qu'un homme donne à son visage est capable de produire un état interne conforme à cette expression. L'air belliqueux provoque l'esprit belligérant. Prenons donc, de part et d'autre, la mine des pacifiques. De part et d'autre, évitons les procédés et même les propos désagréables. Quittons la voie des conflits pour celle des concessions réciproques. Les occasions n'en sont pas difficiles à trouver.

Petite définition:
Garde-malade: une mère veilleuse.

FEUILLETON.

VIF-ARGENT.

1723.

Par Paul Saunière.

—Suite—

—Non, ce ne peut pas être le comte, se disait Barberousse, puisqu'il n'est arrivé qu'à sept heures au château. Il n'aurait pas eu le temps, avant souper, de se procurer et de charger les armes, de prévenir les laquais, de les équipper. Evidemment tout cela était fait avant son retour. Donc, c'est Vif-Argent, celui dont je croyais avoir le moins à craindre, qui a armé et endoctriné ses gens, qui a préparé le guet-apens dans lequel nous sommes tombés si bêtement.

Il s'arrêta un instant, très hésitant.

—Eh bien! reprit-il, en cas de nouvel insuccès, nous demanderons contre ce jeune imprudent une petite lettre de cachet, qui nous en débarrassera pour jamais.... Oui, mais mieux vaudrait encore réussir et nous en défaire, en lui logeant une bonne balle dans la tête.... Cela lui apprendrait à se mêler de ce qui ne le regarde pas.

A ces mots il éclata d'un gros rire et se leva, décidé à n'agir qu'avec la plus grande circonspection.

Cependant il n'était pas aussi rassuré qu'il voulait le paraître, quand vers six heures et demie, fatigué de se promener sur la berge, il revint à l'hôtel, devant lequel ses hommes étaient rangés et devisaient bruyamment.

En l'apercevant, ils se turent. Deux ou trois se levèrent respectueusement. Les autres ne se dérangèrent même pas. Ils ne devaient rien à Barberousse en dehors de la sinistre besogne qu'ils s'étaient chargés d'accomplir.

—Allons, à cheval! ordonna-t-il.

Ils obéirent, avec plus d'insouciance que d'empressement, tandis que leur capitaine réglait le compte de l'aubergiste.

Quelques minutes après, ils vinrent se ranger sur le bord de la route. Barberousse se mit en selle, les passa en revue avec la gravité d'un lieutenant-général, les fit placer par files de trois et prit la tête de la troupe, accompagné de Long-Boyau, qu'il fit entrer de nouveau dans les plus grands détails sur tout ce qu'il avait vu et entendu.

Il n'y avait pas d'erreur possible. Le carosse attelé de deux chevaux gris pommelés était bien celui qui avait ammené la baronne à Neuville. L'heure à laquelle elle en était partie, selon le jardinier, correspondait parfaitement avec celle où ce carrosse avait traversé Conflans la nuit dernière.

Malheureusement, si la chaise avait voyagé toute la nuit, peut être serait-il bien difficile de relever les traces de son passage.

Cependant, en arrivant à Herblay, Barberousse, qui se renseigna à l'auberge, eut la chance de rencontrer un paysan qui était allé la veille à Ermont et qui, revenant sur le tard, avait croisé une chaise de poste, escortée de deux cavaliers.

Barberousse prit aussitôt la route d'Ermont.

Vers sept heures un quart, il distinguait clairement les maisons et le clocher du village lorsqu'il aperçut deux ouvriers charrons, encore ceints de leurs tabliers de cuir, qui chargeaient sur une brouette deux crics, un essieu brisé par le milieu, et les outils de leur profession.

Il s'arrêta court.

—Tiens! dit-il. Vous avez donc travaillé sur la grande route.

—Oui, capitaine, répondit le charron. Et ce n'était pas commode, je vous l'assure! Mais ces dames et ces jeunes gens étaient si pressés.... Et puis ils nous ont si bien payés que nous n'avons pas à nous plaindre.

—Ah! fit Barberousse avec une indifférence parfaitement jouée. Qu'était-il donc arrivé?

—Une grosse avarie, capitaine. L'essieu de leur chaise s'était cassé et je n'en avais pas chez moi de cette dimension. Il a fallu que j'aille en chercher un à Paris.

—Diable! cela a dû déranger vos tourtereaux, dit l'aventurier en riant, car c'était sans doute une nichée d'amoureux!....

—Je ne crois pas, capitaine. Le gentilhomme et l'officier qui l'accompagnait, montraient la plus grande déférence envers la mère et ses deux filles.

—Ah! Il s'agissait d'une honnête famille alors?

—C'est mon idée, capitaine.

—Mais il n'y a donc pas longtemps que vous avez terminé votre ouvrage?

—Une demi-heure au plus, capitaine. Nous avons livré leur chaise aux deux gentilshommes et nous sommes venus ramasser nos outils.

—Est-ce qu'ils ont déjà quitté Ermont?

—C'est probable, car nous avons vu ces dames monter en voiture; mais il n'y a pas plus d'un quart d'heure assurément, et si vous continuez votre chemin, vous ne tarderez pas à les rattraper.

—Oh! nous n'avons que faire de ces gens-là, répliqua l'aventurier. Merci toujours mon ami, et au revoir!

A ces mots, il piqua des deux. Sa troupe le suivit, traversa Ermont comme une trombe et s'élança sur la route au grand galop.

Barberousse, qui la guidait, semblait avoir des ailes. Enfin il allait donc se venger de l'échec qu'il avait subi la veille, rejoindre l'ennemi en rase campagne et l'anéantir sous le choc de sa petite armée!

Car il en était certain: cette voiture et ces cavaliers, que le charron lui avait signalés, étaient bien ceux qu'il poursuivait. Le ciel les lui livrait donc! Parbleu! Il avait bien mérité cette grâce.

Comme pour l'encourager dans ces belliqueuses dispositions, vers sept heures et demie, un point noir apparut sur la route. Plus de doute. Il les tenait.

Il se précipita avec une ardeur nouvelle. Au bruit de cette furieuse cavalcade, les échos dans le silence du soir se réveillèrent étonnés.

Julien et Jean les entendirent, se retournèrent et n'eurent pas de peine à s'en expliquer la cause. Le danger qu'ils redoutaient fondait sur eux quatre heures plus tôt qu'ils ne l'avaient prévu.

—Cette fois, nous sommes perdus! dit Julien. Barberousse ne nous fera pas de quartier.

—C'est mon avis, approuva Vif-Argent. Il s'agit donc de vendre chèrement sa peau.

—Ce ne sera pas long, fit le jeune comte. Ils sont au moins dix ou douze. N'importe. On fera ce qu'on pourra.

A cet endroit la route formait un léger coude et traversait un petit bois dans lequel ils s'engagèrent.

Quand ils furent complètement masqués par les arbres, Jean donna au cocher l'ordre de s'arrêter.

—Tiens mon cheval en main, dit-il à Julien.

Aussitôt, mettant pied à terre, il s'approcha du carrosse.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Mme de Coissy.

—Il y a, madame, répondit-il, que l'accident dont nous avons été victimes nous a fait perdre un temps précieux, que nous sommes poursuivis; que dans dix minutes, Barberousse nous aura atteints et que nous serons à sa merci, si je n'y mets bon ordre.

—Que comptez-vous donc faire?

—Je n'ai pas le temps de vous l'expliquer, madame; mais vous allez continuer votre chemin et tâcher de gagner l'abbaye de Chelles. J'espère que nous parviendrons à vous rejoindre à temps pour vous y introduire, mais je ne puis vous en répondre. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous occuper de nous.

En même temps, il prit le coffret de fer dans lequel était renfermée sa provision de poudre et de balles.

—Et toi, commanda-t-il au cocher, ventre à terre pour Chelles! N'aie pas peur de crever tes chevaux! Roule!

Le cocher enveloppa son attelage d'un vigoureux coup de fouet et la chaise disparut.

Quant à Jean, il plaça le coffret au beau milieu du chemin, y prit une poignée de poudre et en fit une traînée qui aboutissait au fossé de droite.

Puis, sur le coffret il posa doucement le manteau gris qui était roulé sur sa selle.

—Maintenant, dit-il à Julien, attachons nos chevaux à un arbre et couchons-nous dans le fossé.

Sans trop comprendre ce que voulait Vif-Argent, Julien obéit, attacha les montures et vint se ranger à côté de lui.

Le bois dans lequel Jean s'était arrêté était plongé dans une obscurité beaucoup plus épaisse que la plaine et favorisait le plan qu'il avait conçu. S'il réussissait, la troupe tout entière de Barberousse pouvait être anéantie d'un seul coup. Il ne s'agissait, au moment voulu, que de mettre le feu à la traînée de poudre pour faire éclater le coffret rempli de poudre et de balles qu'il avait posé en travers de la route.

C'était pour dissimuler ce nouvel engin de destruction que Jean l'avait caché sous son manteau, dont la forme ne devait inspirer aucune inquiétude et dont la couleur se confondait assez bien dans l'obscurité avec la poussière du chemin.

A peine ces préparatifs étaient-ils achevés que la cavalerie de Barberousse, lancée à toute vitesse, s'engageait dans le bois, poursuivant avec un aveugle acharnement la chaise de poste qui avait un instant échappé à ses regards.

—Attention! dit Vif-Argent à Julien. Couche-toi à plat ventre.

Alors, à l'instant où le capitaine et ses cavaliers allaient franchir le coffret, Vif Argent tira de sa ceinture un de ses pistolets et fit feu.

Aussi promptement que l'éclair sillonne la nue, la traînée de poudre s'enflamma. Une épouvantable détonation ébranla les airs, mêlée de cris et d'imprécations. C'était la machine infernale de Jean qui venait d'éclater en pleins rangs ennemis.

—Debout et à cheval! cria-t-il à Julien, en se relevant aussitôt.

Presque étonnés tous les deux de se retrouver sains et saufs, après avoir entendu siffler les balles dans toutes les directions, ils coururent vers leurs chevaux, sur lesquels ils s'élancèrent; puis ils revinrent sur la route pour disputer le passage à la troupe de Barberousse.

Elle était, hélas! en piteux état, à en juger par les cadavres et les débris dont le chemin était jonché.

Trois chevaux gisaient éventrés; deux autres s'étaient enfuis en poussant des hennissements douloureux. Quatre cavaliers avaient mordu la poussière; deux autres, emportés par leurs chevaux, essayaient vainement de les ramener et disparaissaient déjà dans le taillis, déchirés et meurtris par les arbres auxquels ils se heurtaient à chaque foulée de leur monture.

Quatre cavaliers seulement restaient debout, mais dispersés et frappés d'une telle épouvante qu'au moment où Julien et Jean se précipitèrent sur eux, ils ne tentèrent même pas de leur résister.

En vain Barberousse, qui s'était tiré de ce mauvais pas sans une égratignure, essayait de les rallier, ils ne voyaient et n'entendaient rien. Ce fut sans se défendre qu'ils reçurent à bout portant les deux coups de pistolet que Julien et Jean leur déchargèrent en pleine poitrine.

Quant à Barberousse, exaspéré de ce nouvel insuccès, il fit un signe à Long-Boyau, et lui montrant Vif-Argent:

—Débarrassons-nous de ce démon ou nous sommes perdus, lui dit-il.

Tous deux se ruèrent furieusement sur Jean, la bride aux dents, et un pistolet de chaque main.

Ensemble, à cinq ou six pas, ils déchargèrent sur lui leurs quatre coups.

Vif Argent les vit venir, mais ne put que se coucher précipitamment sur l'encolure de son cheval pour éviter cette fusillade. Par malheur, si vite qu'il eût exécuté ce mouvement, il n'en ressentit pas moins à l'épaule gauche une douleur cuisante.

Cependant Julien, témoin du danger que courait son ami, s'était précipité sur les deux derniers assaillants. S'il n'arriva pas à temps pour les arrêter, il eut du moins la consolation de venger Vif-Argent, car, fondant sur Long-Boyau, il lui fit sauter la cervelle avant que le drôle ait pu prendre la fuite.

Barberousse restait donc seul, n'ayant plus que son épée pour se défendre.

—Allons! cria à Jean le jeune cornette. Sus à ce misérable! Nous le tenons!

Quoiqu'il se sentit blessé, Jean tira courageusement son épée et se mit avec Julien à la poursuite de l'aventurier.

Certain du sort qui lui était réservé, celui-ci n'avait pas jugé à propos de leur tenir tête. Il avait tourné bride et repris au grandissime galop le chemin d'Ermont.

Tout à coup, Jean sentit que son cheval faiblissait entre ses jambes. Il ramassa vivement les rênes pour le soutenir, ne s'expliquant pas encore cette singulière défaillance. Cent pas plus loin, la pauvre bête buta du pied gauche de devant.

Il la releva d'un vigoureux coup d'éperon, auquel l'animal répondit par un hennissement plaintif. En vain, dans un dernier effort, le cheval s'épuisa pour répondre à la main de son cavalier. Au bout de trois cents pas il s'abattit lourdement.

Heureusement Jean avait fini par se rendre compte de ce phénomène extraordinaire. Evidemment la courageuse bête était également blessée. Aussi, comme il se tenait sur ses gardes, il eut le temps de vider les étriers; mais l'élan dans lequel il était emporté le fit rouler à terre.

Un cri de douleur lui échappa malgré lui. Il venait de tomber sur l'épaule gauche, qui le faisait de plus en plus souffrir.

Au bruit de cette chute, le comte de Montbazin, qui avait pris les devants, se retourna et, renonçant à poursuivre Barberousse, courut au secours de Vif-Argent.

Déjà le pauvre garçon s'était relevé.

Julien s'approcha. Jean lui expliqua ce qui venait d'arriver.

Le jeune officier sauta lestement à terre, força Vif-Argent à se mettre en selle à sa place et, tout en le surveillant d'un regard inquiet, regagna bientôt l'endroit où la bataille avait eu lieu.

Dans le fossé de la route, le cheval de Long-Boyau, débarrassé de son cavalier, broutait paisiblement l'herbe tendre. Julien le saisit par la bride.

—Te sens-tu la force de poursuivre notre route, au moins jusqu'au village le plus proche? demanda-t-il à Jean.

—Sois tranquille, j'irai jusqu'au bout, répondit Vif-Argent, qui brûlait de revoir Andrée. Rattrapons d'abord notre chaise de poste. Nous verrons ensuite.

Le comte enfourcha le cheval dont il s'était emparé.

—Pas de bravoure inutile, dit-il à Jean. Si tu te sens faiblir, ne crains pas de l'avouer. Une seconde chute pourrait entraîner ta mort et je me la reprocherais comme un crime.

—Je te le promets, fit Vif Argent avec une impatience fiévreuse. Allons, partons!

Préchant d'exemple, il lança sa monture à un tel train que Julien avait peine à la suivre.

Depuis une bonne demi-heure, ils galopaient à toute bride, quand ils aperçurent enfin devant eux la lourde voiture.

Le combat, en effet, grâce à l'engin destructeur que Jean avait imaginé, n'avait pas duré plus de cinq minutes. Nos deux amis n'en avaient guère perdu davantage à poursuivre Barberousse, puisqu'au bout de cinq cents pas au plus le cheval de Jean s'était abattu. La massive chaise de poste n'avait donc guère sur eux qu'une avance de dix minutes.

C'est bien ce qu'avait calculé Jean, lorsqu'il s'était mis en tête de la rejoindre.

VI

AU COUVENT.

Avec une force de volonté véritablement héroïque, Jean avait soutenu le train d'enfer auquel il s'était lancé, quoique l'épaule lui brûlât comme du feu et que son bras gauche fût entièrement paralysé par la douleur.

Mais quand il eut atteint la chaise et voulut descendre de cheval pour rassurer Mme de Coissy et ses filles, absolument terrorisées par les terribles détonations qui avaient suivi leur départ, il fut pris d'une si grande faiblesse qu'il fut obligé, pour ne pas tomber, de se cramponner à la portière du carrosse.

Julien, qui avait aussi mis pied à terre, s'en aperçut et le soutint dans ses bras.

—Je vous demande pardon, mesdames, dit-il, mais mon ami Jean a été légèrement blessé; il ne s'est tenu à cheval pour vous rejoindre que par un miracle d'équilibre; je vous demanderai pour lui une place sur la banquette de devant, jusqu'à ce que nous ayons atteint le village le plus proche, où nous nous arrêterons pour panser sa blessure.

Et comme les pauvres femmes frissonnaient de peur.

—N'ayez aucune crainte, ajouta-t-il. La vie de notre cher ami n'est pas en danger et nous n'avons plus rien à redouter de nos ennemis.

Valentine, qui occupait avec sa mère le fond du carrosse, céda sur-le-champ sa place à Jean qui, incapable de s'en défendre autrement que par ses protestations, se laissa hisser lourdement sur le coussin.

Andrée ne disait mot. Elle le regardait avec des yeux démesurément agrandis par l'épouvante et avait peine à retenir les larmes qui gonflaient sa paupière.

Le comte donna au cocher l'ordre de se remettre en route et de s'arrêter au village voisin dont on apercevait la silhouette, tranchant comme une découpure d'ombre chinoise sur le ciel assombri, mais que rougissaient encore les dernières lueurs du soleil.

Julien se remit en selle, prit en main le cheval de Vif-Argent et escorta la voiture.

—Quel guignon! se disait-il. Sans cette maudite blessure, nous aurions réglé ce soir même tous nos comptes avec ce damné Barberousse, tandis que maintenant....

Brisé par la fatigue et la souffrance, Jean avait fermé les yeux. Peut-être aurait-il perdu connaissance, si Mme de Coissy n'avait gardé assez de présence d'esprit pour lui faire respirer le même flacon de sels dont elle aspirait tout à l'heure les âcres senteurs.

Grâce à ses émanations énergiques et au reste de volonté qui l'animait, Jean ne donna pas aux pauvres femmes le ridicule spectacle de l'évanouissement dont il était menacé.

Cependant, il lui fallut s'appuyer vigoureusement sur le bras de Julien pour descendre de voiture et pénétrer dans l'auberge, à la porte de laquelle la chaise de poste venait de s'arrêter.

En toute hâte, on fit appeler le barbier du pays qui, dans presque tous les villages, à cette époque, cumulait avec son métier celui de chirurgien.

Quand il arriva, Julien avait assis Jean dans un fauteuil, avait débouclé sa cuirasse de buffle, enlevé son pourpoint, sa chemise, et lavé sa blessure avec de l'eau fraîche.

Pas une goutte de sang n'avait coulé, mais il avait si fort afflué vers l'épaule qu'elle en était très enflée et toute noire. Par un phénomène bizarre, mais assez fréquent dans les blessures d'armes à feu, la balle, après avoir troué net la cuirasse de buffle, l'habit et la chemise, s'était arrêtée sur la clavicule sans entamer les chairs, ne laissant absolument d'autre trace sur l'épiderme qu'une tache rouge, sanguinolente et tuméfiée.

Il ne s'agissait donc que d'une contusion violente mais sans gravité, puisque très probablement la clavicule n'était pas cassée.

Le barbier examina la plaie, palpa l'épaule dans tous les sens et confirma ce qu'avait pensé le jeune officier. La blessure ne présentait aucun danger.

Avec beaucoup de dextérité, il improvisa des ventouses avec les verres que lui fournit l'aubergiste, les enleva ensuite et, le pansement terminé, étendit sur la plaie un baume dont la fraîcheur salutaire amena un soulagement immédiat dans l'état du blessé.

Jean se leva pour rajuster ses habits. Au même instant un bruit sourd retentit sur le plancher. La balle qui l'avait atteint venait de tomber à terre. Entre la chemise et la peau elle avait glissé jusqu'à la ceinture. En se levant, Jean l'avait fait rouler à ses pieds.

Le barbier la ramassa et la lui tendit, en riant. Vif-Argent la mit dans sa poche.

—Décidément les balles ne veulent pas de moi, dit-il au chirurgien, en lui montrant son oreille, éraflée déjà la veille dans des circonstances à peu près identiques.

—En effet, monseigneur, fit le barbier. Voilà deux fois que vous l'échappez belle.

Jean lui mit un louis dans la main et le congédia, puis alla rejoindre ces dames, à qui Julien venait de raconter toutes les péripéties du combat.

—Oui, disait Mme de Coissy, sans s'apercevoir que Vif-Argent venait d'entrer, l'expédient de M. Michaud a réussi au delà de ses désirs. C'est fort bien, mais il n'en est pas moins vrai qu'à cause de nous, à deux reprises, il a failli se faire tuer. Il n'en est pas moins vrai que plusieurs hommes sont morts, que d'autres ont été blessés. Eh bien! si peu qu'ils vaillent, je ne veux pas être plus longtemps la complice de semblables carnages. A l'instant même, je veux retourner à Paris. Dès demain, j'irai trouver Philippe d'Orléans et je lui dirai....

—Ce sera comme il vous plaira madame, interrompit Jean; mais avant de vous adresser au régent avant qu'il vous ait rendu justice, ne craignez-vous pas que Barberousse tente contre vous un effort suprême? C'est le dernier des misérables, assurément; mais précisément parce qu'il ne vit que de cet ignoble métier, il a tout intérêt, pour garder sa place, à satisfaire les caprices de celui qui l'emploie. Pour atteindre ce résultat, vous l'avez bien vu, il est homme à ne reculer devant rien—peut-être même pas devant un ordre du régent.

Au son de cette voix, la baronne, qui n'avait pas vu entrer Vif-Argent, s'était retournée, toute saisie, comme si elle s'était trouvée en présence d'un ressuscité.

—Ce que vous me dites, monsieur, je l'ai pensé, répondit-elle. Oui, ce coquin est capable de tout, j'en suis certaine, mais je ne veux pas faire supporter plus longtemps le fardeau de mes infortunes à ceux qui, comme vous, n'ont aucune raison de se dévouer pour moi, alors surtout qu'il y va de leur vie et de leur liberté.

—Je vous comprends, madame, dit Jean avec un peu d'amertume; mais sans vouloir vous faire contracter envers moi des obligations trop onéreuses, je désirerais, en attendant que vous puissiez rentrer à Paris, vous voir accepter un asile qui vous mette à l'abri des entreprises de cet odieux Barberousse. C'est dans ce but que j'avais pensé, et que je pense encore à vous envoyer au couvent de Chelles.

—Je vous en remercie, monsieur, mais cela ne ferait qu'éterniser la lutte, fit observer Mme de Coissy.

—Momentanément, peut-être avez-vous raison, madame, accorda Jean, mais vous serez au couvent sous la protection de l'abbesse, qui saura, je vous en réponds, faire respecter son droit d'asile. Ah! reprit-il, s'il s'agissait d'une abbesse ordinaire, désireuse de se ménager la bienveillance du premier ministre, peut-être auriez-vous sujet de trembler encore; mais songez qu'il s'agit de Louise-Adélaïde d'Orléans, la propre fille du régent, qui se soucie autant de Dubois que d'une croquignole, qui même ne sera pas fâchée de lui faire pièce et de lui résister ouvertement, car elle ne peut pardonner à ce démon d'avoir entraîné son père à ces désordres dont le bruit est sûrement venu jusqu'à vous.

De même, poursuivit-il, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du caractère de la princesse. Ce n'est pas une femme vulgaire, prête à s'évanouir au moment du danger. C'est une âme vigoureusement trempée, à qui le mouvement et la vie sont indispensables, qui saura vous protéger, vous défendre même, s'il est nécessaire, et qui ne fera jamais ployer son orgueil de princesse du sang aux caprices de ce Dubois qu'elle méprise encore plus qu'elle ne le hait.

—Soit, monsieur, accepta la baronne. Je veux vous prouver ma reconnaissance en acceptant de vous ce dernier service. Allons à Chelles. Mais, je vous en préviens, si la princesse fait la moindre difficulté pour nous donner asile, j'entends, cette nuit même, rentrer à Paris, car je ne veux vous exposer, ni vous ni Julien, à des dangers dont le dénoûment infaillible serait la mort ou la captivité.

—Alors partons à l'instant, proposa Jean.

Valentine et Andrée se levèrent aussitôt, sans cacher la joie que l'insistance de Vif-Argent leur avait causée.

Jean offrit son bras à Mme de Coissy et l'entraîna.

—Mais votre blessure, monsieur.... fit-elle avec un reste d'hésitation.

—Ne présente aucun danger, madame, rassurez-vous. C'est une simple contusion, qu'un premier pansement a presque fait disparaître.

—Comptez-vous donc vous remettre en selle?

—Oui, madame. S'il plaît à Dieu, d'ailleurs, nous serons à Chelles avant une heure. C'est, vous le voyez, un trajet qui n'a rien de bien effrayant.

A ces mots, il la fit monter en voiture.

Derrière lui venait Julien, donnant le bras aux deux jeunes filles.

Dès qu'elles eurent pris place à leur tour, nos deux amis s'enlevèrent sur l'étrier et vinrent se placer à la portière de la chaise—le comte à droite, du côté de sa fiancée; Jean à gauche, du côté de la baronne.

Seulement, il avait en face de lui Andrée assise sur la banquette de devant, et qu'il dévorait des yeux sans que Mme de Coissy pût s'en apercevoir.

En effet, il ne faisait pas nuit encore. Huit heures venaient de sonner à l'église du village. Bien que le crépuscule accusât plus vigoureusement les ombres au milieu desquelles se noyait la plaine, bien que le soleil eût depuis un instant disparu, le ciel se colorait encore de lueurs assez vives pour permettre de distinguer nettement les objets.

Andrée, de son côté, ne pouvait s'empêcher de jeter sur Vif Argent ses regards pensifs. Elle admirait son élégance, sa souplesse, la grâce avec laquelle il maniait sa monture, le courage avec lequel il supportait les souffrances qu'il devait endurer, l'ingéniosité et la décision avec lesquelles il avait déjoué les embuscades qu'on lui avait tendues.

Sans se rendre compte de ce qu'elle ressentait, elle se laissait aller à cette douce rêverie et n'était pas loin de considérer comme un héros ce hardi jeune homme, qui, par pure amitié pour le comte, croyait-elle, avait sous ses yeux bravé deux fois la mort en vingt-quatre heures.

Que fallait-il donc pour faire un gentilhomme si celui-là ne l'était pas? Que lui manquait-il? La naissance? Sans doute, mais un vilain tel que lui ne valait-il pas mieux dans son petit doigt que la foule des jeunes seigneurs sur laquelle les regards indifférents de la jeune fille s'étaient promenés si souvent.

Ainsi pensait Andrée, sans soupçonner le moins du monde que cette admiration touchait de bien près à l'amour, ni que son cœur naïf se fût inconsidérément donné à celui qui, déjà, le remplissait tout entier.

Pendant ce temps, la chaise de poste avançait toujours. La nuit tombait, de plus en plus épaisse, si bien que ce fut au milieu de l'obscurité la plus complète qu'on s'arrêta devant la porte du couvent.

Jean descendit de cheval et sonna.

La sœur tourière accourut et ouvrit le guichet de la porte d'entrée.

—Veuillez annoncer à Mme la supérieure, lui dit Jean, que cinq voyageuses, dont trois dames, la prient de leur accorder l'hospitalité.

La sœur s'éloigna vivement. On entendait crier sous ses pas le sable des allées.

Au bout de quelques instants, elle revint, fit sonner son trousseau de clefs, grincer deux formidables serrures, écarter d'énormes verrous, souleva deux barres de fer et ouvrit la porte massive, par laquelle se précipitèrent la chaise et les cavaliers.

Tandis qu'aidé par un valet du couvent, le cocher conduisait les chevaux à l'écurie, on introduisit les voyageurs dans le parloir, où la sœur hospitalière les attendait.

—Notre abbesse, leur dit-elle, après les avoir fait asseoir, m'a priée de vous demander à qui elle avait l'honneur de donner l'hospitalité.

—Rien n'est plus naturel, répondit Vif-Argent. Voici la baronne de Coissy et ses deux filles, accompagnées du comte de Montbazin et de Jean Michaud.

En disant ces mots, il désignait du geste chacun de ceux dont il prononçait le nom.

La sœur salua respectueusement.

—Avez-vous faim? Avez-vous soif? Désirez vous que je vous conduise au réfectoire? interrogea-t-elle.

—Merci, ma sœur, répondit la baronne. Il n'y a guère plus de deux heures que nous sommes sortis de table.

—Alors, veuillez patienter un instant. Je vais faire préparer vos chambres et prévenir Mme la supérieure.

Elle s'inclina et sortit.

Quelques instants après elle revint.

—Mme la supérieure désirerait parler à M. Jean Michaud, dit-elle.

Il se leva.

—Je suis à vos ordres, ma sœur, répondit-il.

Elle l'engagea du geste à la suivre et le fit pénétrer dans une sorte d'oratoire, fort élégamment tendu de lampas rouge magnifique, à grands ramages, et dans lequel les objets profanes coudoyaient les objets sacrés avec la plus étrange impertinence.

A côté d'un superbe prie-Dieu, surmonté d'un Christ en ivoire de l'école italienne, était pendue une guitare. Entre les images de sainte Cécile et d'Elisabeth de Hongrie, était accrochée une paire de fleurets, au-dessus d'une paire de pistolets damasquinés et montés en argent finement ciselé. Sur la table, un vieux missel ouvert, aux enluminures estompées par le temps, était à demi caché par des cahiers de musique et la partition du dernier opéra paru.

Ce singulier oratoire était vide.

D'un coup d'œil, Jean avait fait l'inventaire des objets disparates qui avaient attiré ses regards et n'avait pu réprimer un sourire.

C'est que ce mélange bizarre de choses si étonnées de se trouver ensemble donnait bien exactement la note du caractère de la princesse, telle qu'il l'avait connue dans l'intimité de la cour, où ses fonctions de page lui donnaient, pour ainsi dire, accès à toute heure.

Sans vouloir faire une étude psychologique des filles du régent, il est bien permis de dire qu'elles subirent la néfaste influence du milieu corrompu au milieu duquel elles vivaient, de même que, sans insister sur les scandales dont les chroniques du temps leur ont fait les tristes honneurs, on peut affirmer qu'elles n'ont pas donné l'exemple de toutes les vertus.

Louise-Adélaïde d'Orléans, prise de dégoût, disent les uns, de dépit, affirment les autres,—et sur ce point délicat nous nous garderons bien d'insister,—elle prit le parti d'entrer en religion.

Seulement elle eut soin de choisir un couvent dont elle pût promptement devenir abbesse et ce fut à Chelles qu'elle s'enferma.

Il serait plus juste de dire qu'elle s'y réfugia, car, au bout de quelque temps, la monotonie du cloître lui devint insupportable. Après avoir installé un tir au pistolet et s'y être exercée pendant des journées entières, à la grande frayeur des nonnes, que ces détonations épouvantaient, elle organisa une salle d'armes et se mit à manier le fleuret avec une ardeur toute masculine.

Bientôt, ces exercices violents ne lui suffisant plus, elle fit venir des chanteurs, des musiciens, donna des concerts, fit représenter des fragments d'opéra, si bien que le régent ayant oui parler de ces étrangetés, cru devoir faire des remontrances à sa fille.

Louise-Adélaïde promit d'y mettre bon ordre, mais ne tint aucun compte de ces observations et continua de vivre à sa guise.

Tout cela Jean le savait—et bien d'autres choses encore.

Aussi ne fut-il aucunement dépaysé quand parut la princesse, plus belle encore qu'il ne l'avait connue cinq ans plus tôt.

—Comment! c'est vous! mon petit Vif-Argent, s'écria-t-elle en l'apercevant.

Cette exclamation ne surprendra personne quand on saura que la princesse, écoutant un chanteur nommé Cauchereau, s'était écriée à haute voix, en plein Opéra: "Ah! que c'est bien, mon cher Cauchereau!"

D'ailleurs, les mauvaises langues affirmaient aussi que, parmi tous les pages de Sa Majesté, la princesse avait manifesté hautement les préférences qu'elle accordait à Jean. Elle ne l'appelait jamais autrement que Vif-Argent (pour ne pas prononcer sans doute ce vilain nom de Jean Michaud), et avait largement contribué pour sa part à répandre le surnom que les camarades du jeune page lui avaient donné.

—Asseyez-vous donc, continua-t-elle, en lui montrant un fauteuil.

Et, comme il se tenait respectueusement debout, malgré cette invitation, elle lui appuya doucement la main sur l'épaule gauche, pour le forcer à s'asseoir.

Si légèrement qu'elle l'eût effleuré, il ne put réprimer un cri de douleur.

—Qu'avez-vous donc? vous êtes blessé? demanda-t-elle. En effet, vous êtes pâle et défait.... Que vois-je! Votre pourpoint est troué, là, à l'épaule... Qu'est-il donc arrivé?

Et cette fois, avec la tendre sollicitude dont une femme seule est capable, elle le contraignit à prendre le fauteuil qu'elle lui désignait.

Jean lui raconta dans ses menus détails l'odyssée dont il était le héros depuis quelques jours.

—Et tout cela pour obliger le comte de Montbazin? fit-elle avec incrédulité.

—Oui, madame.

—Rien que pour cela?

—Je vous l'assure.

—Et la seconde fille de la baronne n'est pour rien dans cette affaire? reprit-elle. Elle ne vous aime pas? Vous ne l'aimez pas?

Elle le regardait si bien en face qu'il rougit et se détourna.

—Non, madame, vous vous trompez... balbutia-t-il.

—C'est vous qui me trompez, Vif-Argent, répliqua-t-elle. Et pourquoi? Vous est-il donc défendu d'aimer une jolie fille, à votre âge? Car elle est jolie, n'est ce pas?

—Oh! ravissante! s'écria-t-il avec feu.

—Vous voyez bien. Vous venez de vous trahir, fit-elle, en riant aux éclats. Allons, soyez franc jusqu'au bout. Vous l'aimez, vous avez besoin de moi?

—C'est vrai, madame, vous pouvez nous être très utile.

—Eh bien! parlez. De quoi s'agit-il?

—Tout simplement de donner asile à Mme de Coissy, à Valentine, à Andrée; de les défendre, s'il est nécessaire, contre les audaces de Dubois, jusqu'à ce que le comte de Montbazin ait exposé au régent les faits que je vous ai racontés, et obtenu de lui la promesse que sa fiancée peut rentrer à Paris sans danger.

—Qu'à cela ne tienne, mon ami, vous pouvez être assuré que je me ferai un véritable plaisir de tailler des croupières à ce faquin de Dubois, dit la princesse. Quant au comte et à vous, soyez tranquilles. Moi-même j'irai à Paris, s'il le faut, pour exposer à mon père cette vilaine affaire. Il est trop juste et trop bon gentilhomme pour ne pas vous donner raison.

A ces mots, détournant brusquement la conversation:

—Maintenant, occupons-nous de vous. Il y a deux heures à peine que vous avez été blessé, m'avez-vous dit. Vous a-t-on pansé?

—Oui, madame.

—Qui?

—Le barbier du village dans lequel nous nous sommes arrêtés.

Elle haussa les épaules avec pitié et frappa sur un timbre. Une sœur converse accourut.

—Dites à la sœur infirmière de venir et d'apporter tout ce qu'il faut pour panser une blessure d'arme à feu.

Vainement Jean essaya de s'en défendre et affirma qu'il ne souffrait presque plus. Lorsque parut l'infirmière, la princesse en personne écarta les habits du blessé et ne fut pas maîtresse d'un cri d'effroi en voyant dans quel état pitoyable se trouvait l'épaule du patient.

La fatigue de la route avait irrité les chairs, qu'un sang noir avait envahies.

—Bon gré, mal gré, il fallut que Jean subît toute une série de nouveaux soins, beaucoup plus longs et beaucoup plus compliqués que ceux qu'il avait reçus. Il en éprouva du reste un bien-être inexprimable et se confondit en remerciements.

—Bien, bien, lui dit la princesse, mais allez vous reposer. Vous en avez grand besoin, mon pauvre ami! Dormez bien et à demain matin.

Puis se reprenant aussitôt:

—Ah! j'oubliais de vous dire que cette partie du jardin m'est exclusivement réservée. S'il vous plaît d'y prendre l'air après votre lever, je la mets à votre disposition.

A ces mots, elle le congédia d'un geste bienveillant et le fit conduire à la chambre qui lui était destinée.

Depuis une grande demi-heure, Julien l'y attendait, très étonné de cette longue absence, quoiqu'il sût parfaitement en quels excellents termes était autrefois Vif-Argent avec la princesse.

Jean lui raconta de quels soins il avait été l'objet, avec quelle vivacité l'abbesse avait pris parti pour Mme de Coissy, s'était engagée à veiller sur elle et à plaider sa cause auprès de Philippe d'Orléans.

—Décidément, dit le jeune comte, tu es notre sauveur, mon ami, et je ne sais vraiment de quelle façon te prouver la reconnaissance dont je suis pénétré.

—Oh! il y aurait un moyen bien simple.... laissa échapper Jean.

—Lequel? Parle et ne doute pas que je mette à t'employer l'amitié toute fraternelle que j'ai pour toi.

—Je te le dirai plus tard, se ravisa Jean, car pour le moment je tombe de fatigue. A demain et bonne nuit!

En effet, il ne se tenait debout qu'à grand'peine.

Le jeune officier s'en aperçut et n'osa pas insister. Il lui serra la main et se retira.

Jean se mit au lit, meurtri, accablé, presque défaillant.

Il avait été sur le point d'avouer à Julien la passion qu'il ressentait, de le prier d'être son interprète auprès d'Andrée; mais il avait de lui-même une telle défiance, nous l'avons dit, qu'il recula devant cet aveu. Et pourtant, c'est à elle qu'il pensait encore lorsqu'il s'endormit d'un lourd sommeil....

Il se réveilla vers six heures et se leva en toute hâte, tout surpris d'avoir reposé si longtemps et de se sentir aussi dispos.

Il fit rapidement sa toilette, et descendit au jardin, après avoir recommandé à la sœur hospitalière de le prévenir, dès que Mme la supérieure pourrait le recevoir.

Il sentait, en effet, que sa présence et celle du comte au couvent ne pouvaient se prolonger à l'infini et il ne voulait pas s'éloigner sans avoir pris congé de la princesse.

Il errait silencieux dans les allées, quand il se croisa tout à coup avec Valentine et Andrée, qu'accompagnait Julien.

Etonné de ne pas apercevoir Mme de Coissy, Jean s'informa d'elle. La baronne n'était pas malade, mais les émotions qu'elle avait éprouvées ne lui avaient pas permis de se lever si tôt.

Elle avait autorisé ses filles à descendre au jardin, sous la surveillance de Julien.

Celui-ci, qui ne demandait qu'à rester en tête-à-tête avec Valentine, prit les devants avec elle, laissant à son ami Jean le soin de s'occuper d'Andrée.

Quand elle s'en aperçut, Julien et Valentine étaient déjà à vingt pas d'elle. Elle jeta sur Jean un regard effaré et fit un mouvement pour aller rejoindre sa sœur.

—Je vous fais donc bien peur, mademoiselle? dit-il, en l'arrêtant d'un geste suppliant.

—Non, monsieur, répondit-elle, en baissant les yeux, mais je m'attendais si peu....

—Oh! ne vous en défendez pas, mademoiselle, reprit-il avec un sourire navré. Je vois bien que ma présence vous est importune, puisque vous aviez si grande hâte de me quitter.

—Mais vous vous trompez, monsieur, protesta-t-elle avec énergie. Bien que je n'aie pas l'honneur de vous connaître depuis très longtemps, j'ai contracté envers vous de telles obligations que je serais la dernière des ingrates si je ne vous en gardais pas une reconnaissance infinie.

—Alors si ce n'est pas ma personne qui vous effraye, c'est donc l'humilité de ma naissance? demanda Jean avec tristesse.

—Il faudrait m'estimer bien peu, monsieur, pour croire qu'un si vulgaire préjugé fût capable d'atténuer les sentiments de sincère gratitude dont je suis animée, répondit fièrement Andrée. Qui que vous soyez, monsieur, je n'oublierai jamais, je vous le jure, que nous vous devons notre salut, ni que vous avez par deux fois risqué votre vie pour nous sauver.

—Merci, mademoiselle, fit Jean, visiblement touché par le ton de franchise sur lequel ces paroles étaient prononcées. J'avais besoin de vous entendre parler ainsi pour ne pas conserver un souvenir trop amer des quelques jours que nous avons passés ensemble.

—Je ne vous comprends pas, monsieur; vous allez donc nous quitter? interrogea la jeune fille, subitement alarmée.

—Oui, mademoiselle. Vous sentez bien que notre séjour au couvent ne saurait se prolonger; mais j'emporterai du moins la consolation de vous y laisser à l'abri de tout danger.

—Si pourtant, à cause de nous, du concours que vous nous avez prêté, d'autres dangers vous ménaçaient encore....

—Je serais trop heureux de les braver, mademoiselle, si je savais que votre pensée m'accompagne, répondit Jean.

—Mais n'en doutez pas, monsieur, s'écria-t-elle naïvement.

Puis, confuse de l'élan auquel elle avait cédé, les joues couvertes d'une pudique rougeur:

—Soyez assuré, reprit-elle, que ma mère et ma sœur Valentine ne sont pas femmes non plus à oublier ce que vous avez fait pour elles.

Alors, mademoiselle, je suis trop heureux de les avoir obligées, mais je suis encore plus largement payé d'un si mince service, quand j'entends tomber de vos jolies lèvres des paroles aussi bienveillantes, car, je ne saurais vous le cacher plus longtemps, c'est à votre estime que je tiens le plus au monde.

—Comment cela? fit-elle, étonnée.

—C'est que depuis le jour où, pour la première fois, j'ai eu la joie de vous rencontrer à Versailles, vous êtes devenue, sans vous en douter, l'objet constant de toutes mes pensées. Tandis que cette rencontre banale s'effaçait de votre mémoire, elle se représentait à mon esprit avec une persistance et une vivacité que je cherchais vainement à combattre. Je vous revoyais toujours tremblante, effrayée par l'orage, blottissant dans les bras de votre mère votre jolie tête blonde et votre frais visage, promenant autour de vous vos grands yeux éperdus, comme pour implorer une protection plus efficace contre la tempête.

—Mais, monsieur...... balbutia Andrée profondément troublée.

—De grâce, laissez-moi parler et ne m'accablez pas de votre colère, mademoiselle! supplia-t-il. De tels moments sont trop rares et je garde depuis trop longtemps dans mon cœur le secret qui m'étouffe pour que vous ne me preniez pas en pitié. J'ai tout fait, j'en prends le ciel à témoin, pour bannir de ma pensée votre douce image; mais j'avais beau me dire que j'étais indigne de vous, que je ne pouvais pas prétendre à votre amour, il m'était impossible de chasser cette adorable vision. Je vous en prends à témoin aussi, Andrée, je n'ai cependant rien tenté pour me rapprocher de vous. Je savais vers quelles horribles tortures et quelles cruelles déceptions me conduisait cette insurmontable passion. Un découragement affreux s'était emparé de moi. Je marchais dans la vie comme un corps sans âme, désespérant de me dompter jamais, condamné d'avance à l'isolement, à la mort, lorsque, enfin le hasard nous remit en présence.

Quoi! vous que j'adorais en silence depuis de si longs mois, vous étiez la fille de Mme de Coissy! Quoi! si j'avais consenti à me laisser présenter chez votre mère par Julien, c'est en face de vous que je me serais trouvé! de vous, que je fuyais, dont ma lâcheté me cherchait qu'à m'éloigner: Mais Dieu le voulait donc!

Quand Julien me prenait par la main, pour me conduire auprès de vous, il n'était donc que l'instrument de la Providence!

Comprenez-vous alors les regrets qui m'ont assailli la joie céleste avec laquelle je me suis prêté à tous les désirs du comte? Oui, il me semblait, dans ces miraculeuses coïncidences, qu'il y avait une sorte de prédestination, que je pouvais espérer encore, qu'il me serait permis de vous aimer, de vous le dire, et que ma vie ne se consumerait plus dans des regrets éternels.

Ah! si c'est un crime ne me le dites pas, Andrée! Ne brisez pas à jamais ce cœur, qui s'est donné à vous si complètement qu'il ne s'appartient plus, qu'il est votre bien, votre chose, qu'il ne bat que pour vous aimer et pour mériter de vous obtenir. Ne me retirez pas cette main que je presse dans la mienne, dont le divin contact me rend l'espérance et la vie....

En disant ces mots, il avait saisi la main d'Andrée, sans que la pauvre enfant, toute surprise, toute émue, et probablement toute heureuse d'entendre pour la première fois de pareils aveux, essayât de se dérober à cette étreinte, passionnée.

—Eh quoi! continua Vif-Argent, devant qui s'ouvraient les portes du ciel, vous ne me foudroyez pas de votre courroux? Vous ne repoussez donc pas cet amour ardent que je vous ai voué?....

—Je vous en prie... murmura Andrée, délicieusement oppressée.... A votre tour, ayez pitié de moi!...

—Ah! soyez sans crainte, Andrée. Je vous respecte trop pour vous arracher un aveu qui révolte votre pudeur. Votre silence et votre rougeur ont tout autant d'éloquence à mes yeux. Je vous aime, Andrée! Je vous adore! Ah! vienne la mort à présent, si elle veut. Je suis heureux enfin! J'aime et je suis aimé!

En même temps, il déposa sur les doigts fuselés de cette main mignonne un baiser dévorant.

Andrée tressaillit. Un frisson la parcourut de la tête aux pieds.

—Je vous en conjure! murmura-t-elle. Si l'on vous entendait.....si l'on nous voyait......

Elle retira vivement sa main. Julien et Valentine revenaient sur leurs pas, si émus, si troublés eux-mêmes, qu'ils ne remarquèrent ni la contenance embarrassée d'Andrée, ni l'expression rayonnante dont brillaient les regards de Vif-Argent.

A peine eut-elle le temps de poser un doigt sur ses lèvres pour lui recommander de se taire.

—A vous, chère âme, et pour toujours! lui dit Jean d'une voix que le bonheur étranglait.

Au moment même où le comte et Valentine venaient de les rejoindre, un grand bruit de chevaux se fit entendre par delà les murs élevés du couvent.

Que signifiait ce bruit? Etait-ce déjà un nouveau danger qui les menaçait?

Ils écoutèrent. Les chevaux s'étaient arrêtés. On n'entendait plus que leurs piétinements, mêlés à un cliquetis de sabres et à un murmure confus de voix.

Un instant après, on sonnait à la porte du couvent.

—Ah! murmura Vif-Argent attristé, j'étais trop heureux! Cela ne pouvait pas durer.

Valentine et Andrée étaient toutes pâles. Le jeune comte essayait de sourire pour les rassurer; mais, comme Jean, il pressentait un péril plus grand encore que ceux auxquels ils avaient échappé.

En effet, pour quel motif, à pareille heure, une troupe de cavaliers pouvait-elle s'arrêter à la porte du couvent? Quand le régent venait voir sa fille, ce qui était rare, il ne se faisait jamais suivre d'une escorte; et surtout ce n'était pas à sept heures du matin qu'il se présentait.

Donc c'était Barberousse qui, sachant que Mme de Coissy s'était réfugiée à Chelles, avait, par un inexplicable tour de force, rassemblé une nouvelle troupe pendant la nuit, pour surprendre la baronne à la première heure.

Telle était bien la conviction de Vif-Argent. Il voulut en avoir le cœur net.

—Je vais voir ce dont il s'agit, dit-il résolument.

—Pas d'imprudence inutile, je vous en prie, monsieur! supplia Andrée.

Il la rassura du geste et se dirigea vers le couvent.

Il n'en était plus éloigné que d'une cinquantaine de pas, quand la sœur hospitalière vint lui annoncer que la supérieure l'attendait dans son oratoire.

Elle l'y conduisit. Jean y trouva Mme de Coissy qui, ne pouvant plus dormir, avait pris le parti de se lever et avait voulu tout d'abord remercier l'abbesse de l'hospitalité qu'elle avait reçue.

La princesse l'avait fort bien accueillie.

—Je sais, madame, quels motifs vous ont amenée ici, lui avait-elle dit. Si je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement, je me suis trouvée quelquefois en présence de feu votre mari, le colonel de Coissy, et je n'ignore pas qu'il était aussi bon gentilhomme que vaillant soldat. A ce double titre, madame, vous avez droit à ma bienveillance. Ne craignez donc pas d'user et d'abuser de cette hospitalité, jusqu'à ce que vous puissiez sans inconvénient rentrer à Paris.

La baronne se confondait en nouveaux remerciements, lorsque Vif-Argent parut et s'inclina respectueusement devant les deux femmes.

—Eh bien? lui dit gaîment la princesse, avez-vous bien dormi dans le petit lit de novice qu'on vous a donné?

—Très bien, madame, je vous remercie.

—Et votre blessure, comment va-t-elle?

—Aussi bien que possible, madame. Vous êtes mille fois trop bonne.—Mais pardon, s'interrompit-il, je vous trouve là, devisant tranquillement toutes les deux. Vous ignorez donc ce qui se passe?

—Eh! mon Dieu! que se passe-t-il donc? demanda l'abbesse en riant. Vous avez, en effet, une mine de l'autre monde!

Jean lui fit part de ce qu'il venait d'entendre et des craintes qu'il avait conçues.

—Vous êtes fou! dit la princesse avec incrédulité.

—Non, madame, je vous l'affirme. Mlle de Coissy et le comte, en compagnie de qui j'étais dans le jardin, l'ont entendu comme moi.

A ces mots, et comme il voyait passer sous la fenêtre ceux dont il invoquait le témoignage, il frappa contre le carreau et les appela du geste.

Ils accoururent et, sollicités par lui, confirmèrent les assertions de Vif-Argent.

La princesse ne voulait pas y croire, lorsqu'on frappa à la porte de l'oratoire.

—Entrez! dit-elle.

La sœur hospitalière s'avança.

—Deux hommes, dont un officier de Sa Majesté, fit-elle demandent la faveur d'une audience à Mme la supérieure.

A la seule idée qu'on tentait de lui faire violence, le sang de la princesse se révolta. Son visage prit aussitôt une expression de virilité qui, d'ailleurs, était le véritable reflet de son caractère, tandis qu'un sourire d'orgueil et de défi errait sur ses lèvres.

Alors, ouvrant la porte de son oratoire qui communiquait avec la pièce voisine, où, d'ordinaire, elle prenait ses repas:

—Vous, messieurs, dit-elle à Julien et à Jean, entrez là et gardez-vous bien de vous montrer avant que je ne vous appelle!

Puis, quand ils eurent disparu derrière la porte, qu'à dessein elle laissa entr'ouverte:

—Vous, mesdames, reprit-elle, en s'adressant à la baronne et à ses filles, demeurez auprès de moi et haut la tête, si nous avons réellement affaire à ce drôle de Dubois.

Alors, d'un geste hautain, se tournant vers la sœur hospitalière qui attendait une réponse:

—Faites entrer ces hommes, ordonna-t-elle.

Une demi-minute s'écoula, longue d'une poignante anxiété par la pauvre mère et ses enfants.

Quant à la princesse, elle n'avait rien perdu de son attitude fière et dédaigneuse.

Les deux hommes parurent. C'était bien Barberousse, accompagné d'un officier du roi.

—Madame, dit-il en se découvrant, je viens en vertu de l'ordre que voici....

Déjà, il dépliait le papier qu'il tenait à la main, quand la princesse l'arrêta d'un geste impérieux.

—Qui êtes-vous, d'abord? interrogea-t-elle.

—Je me nomme Barberousse et suis attaché au service de Son Eminence le cardinal Dubois, répondit l'aventurier. Quant à monsieur, ainsi que vous pouvez vous en convaincre par son uniforme, il est capitaine aux gardes de Sa Majesté.

L'abbesse répondit gracieusement au profond salut que lui adressait l'officier, mais toisa Barberousse avec une impertinence méprisante qui lui fit monter le rouge de la honte au front.

—Bien, dit-elle froidement. Maintenant, que me voulez-vous?

—Nous venons, madame, exécuter l'ordre dont nous sommes porteurs et qui nous enjoint d'arrêter, partout où nous le rencontrerons, le sieur Jean Michaud, dit Vif-Argent, et les personnes qui l'accompagneront.

Il tendit à la princesse, qui y jeta les yeux, le papier qu'il avait déplié.

—Monsieur, dit-elle en le lui rendant, cet ordre n'a pour moi aucune valeur. Je ne saurais y obéir dans aucun cas.

—Comment! madame, n'est-il pas signé du premier ministre?

—Je l'ai vu, mais il n'est pas contresigné par le régent, qui est, avant Dubois, le véritable maître en France, et le seul devant l'autorité duquel je serais prête à m'incliner. Mais cette autorité même, monsieur, en la circonstance qui vous amène, ne prévaut pas contre celle dont je suis revêtue en ma qualité d'abesse.

—Permettez-moi de vous faire observer, madame, répliqua Barberousse, que non seulement le cardinal Dubois est premier ministre, mais encore qu'il est un des plus hauts dignitaires de l'Eglise, et qu'à ce double titre il a le droit, même dans un couvent, d'exercer les prérogatives que vous lui contestez.

—C'est que je ne lui reconnais, moi, aucune de ces prérogatives; fit dédaigneusement la princesse. Cependant, si vous n'en avez vraiment qu'au comte de Montbazin et à son ami Jean Michaud, je consens à vous déclarer qu'ils ont déjà quitté le couvent.

—C'est ce dont nous allons nous assurer, dit Barberousse.

—Oh! nous n'en sommes pas encore là, dit la princesse sur un ton d'écrasante pitié. Quant aux dames de Coissy, que voici, elles sont dans mon couvent, sous la protection du droit d'asile que ses chartes lui ont octroyé. Ce droit, je saurais le faire respecter contre le triste maître dont vous êtes le plat valet et contre mon père lui-même.

Sous l'injure, l'aventurier frémit de rage, mais l'officier ne sourcilla pas. Evidemment, à la tournure que prenaient les choses, il ne se souciait pas d'exécuter la mission pour laquelle il avait été requis.

—Et si cette déclaration ne vous suffit pas, monsieur, ajouta la princesse, en saisissant la paire de pistolets qui était pendue à la muraille, je vous jure sur l'honneur que je ferai sauter la cervelle au premier qui tentera de pénétrer ici contre mon gré.

Involontairement, Barberousse recula de quelques pas.

—Vous pouvez aller porter ma réponse à qui bon vous semblera, poursuivit la princesse, mais malheureur à vous, misérable, si vous osez lever la main sur une fille de la maison d'Orléans!

A ces mots, d'un geste souverain, montrant du doigt la porte à l'aventurier:

—Sortez! ordonna-t-elle.

Alors s'adressant à l'officier, toujours immobile et respectueux:

—Quant à vous, capitaine, je vous demande pardon, lui dit-elle, de vous avoir fait assister à ce triste conflit, car si vous pouviez soupçonner de quelles honteuses passions ce laquais vous rendait complice, vous ne seriez certainement pas là.

Barberousse avait quitté la place, en brandissant un bras menaçant. Sans prononcer un mot, l'officier s'éloigna chapeau bas devant la princesse.

Toujours armée de ses pistolets, elle les reconduisit jusqu'à la porte du couvent, qu'elle fit barricader sous ses yeux. Puis, résolument elle attendit.

Un grand quart d'heure s'écoula. Enfin chevaux et cavaliers s'éloignèrent dans la direction de Paris et le fracas de leur bruyante chevauchée s'éteignit peu à peu dans la campagne.

Sans aucun doute, malgré l'insistance de Barberousse, l'officier n'avait pas voulu prendre sur lui la responsabilité d'emporter le couvent d'assaut.

La princesse retourna dans son oratoire. Le comte et Vif Argent s'efforçaient de calmer les angoisses de la baronne, que cette scène violente, jointe à celles dont elle avait déjà été témoin, avait très péniblement impressionnée.

L'abbesse la rassura. Elle avait entendu l'ennemi battre en retraite. Il n'y avait donc plus rien à craindre.

En la remerciant de sa courageuse attitude, Julien et Jean lui annoncèrent que, ne voulant plus désormais donner prétexte à aucune violence de ce genre, ils allaient quitter le couvent.

—Je ne saurais, en effet, vous y garder plus longtemps, dit la princesse, sans grossir le scandale que va probablement causer cette affaire; mais soyez tranquilles, je garde ces dames auprès de moi et je vous réponds que, moi vivante, elles sont à l'abri de toute surprise.

Les deux jeunes gens prirent congé. En passant près d'Andrée, Jean lui serra furtivement la main.

—A bientôt! dit-il à voix basse.

Elle lui répondit par un signe de tête imperceptible; mais ses yeux étaient pleins de larmes quand elle le vit disparaître.

Fort heureusement, sous l'impression du danger auquel on venait d'échapper, personne ne s'en aperçut.

Quelques instants après, par une porte dérobée du jardin que la princesse leur avait fait ouvrir, nos deux amis sortaient du couvent.

Ils hésitèrent quelque temps sur la direction qu'ils allaient suivre. Retourneraient-ils à Neuville ou à Paris?

Cela importait peu à Jean, mais Julien ne pouvait pas s'absenter indéfiniment sans avoir obtenu un congé. Il était forcé de rentrer à Paris, où se trouvait son régiment.

—Eh bien! allons à Paris, dit Vif-Argent. Que risquons-nous d'ailleurs? Evidemment Barberousse n'aura rien de plus pressé que de raconter à son maître l'accueil peu flatteur qu'il a reçu à Chelles. Si donc il galope devant nous sur le chemin de Paris il doit être déjà loin. Tenons-nous à distance, afin de ne pas tomber dans la gueule du loup. C'est d'une tactique et d'une prudence élémentaires.

Le jeune cornette fut de cet avis et l'on se mit en route.

Ils avaient dépassé Lagny et traversaient la forêt de Bondy, sans avoir même aperçu de loin la troupe qui les précédait. Ils se croyaient donc bien certains d'atteindre sans difficulté le but de leur voyage.

Ils se trompaient. Après l'incroyable défaite que Barberousse avait essuyée sur la route d'Ermont, il était rentré tout d'une haleine à Paris et s'était présenté vers dix heures du soir chez son maître.

Il lui apprit à la fois l'échec qu'il avait subi la veille à Neuville et l'invraisemblable carnage dont ses hommes venaient d'être victimes, il y avait deux heures. Puis il lui donna les noms des deux jeunes adversaires qui avaient réduit ses projets à néant, et chargea surtout Jean Michaud,—un véritable démon, prétendait-il, audacieux, madré, courageux même, qui paralysera tous nos efforts, tant que nous ne parviendrons pas à nous débarrasser de lui d'une manière quelconque.

Quoique déjà fort malade, Dubois était d'une vivacité telle que les jurons et les blasphèmes qui lui étaient familiers coulèrent à flots de ses lèvres.

—Et quel est ce Jean Michaud? demanda-t-il enfin, quand il eut épuisé ce torrent d'injures.

—C'est le fils de l'ancien tailleur de la cour.

—Ah! je me souviens...... N'a-t-il pas été page de Sa Majesté?

—Précisément.

—Et à l'heure qu'il est, que fait-il?

—Pas grand'chose. Il est commis aux finances, m'a-t-on dit. S'emparer de sa personne serait en ce moment la chose la plus simple du monde et ne soulèverait aucune protestation.

—Tu sais donc où le prendre?

—Pas encore, mais avec un ordre d'arrestation bien en règle, et une vingtaine de soldats pour l'exécuter, je me charge de vous l'amener pieds et poings liés.

—Tu les auras, fit Dubois avec colère.

A ces mots, il prit une feuille de papier et écrivit:

"Ordre d'arrêter partout où il se rencontrera le sieur Jean Michaud...."

Il allait signer, quand Barberousse, qui s'était permis de lire par-dessus son épaule, l'arrêta brusquement.

—Votre Eminence devrait ajouter: "et les personnes qui l'accompagneront," proposa-t-il avec un vilain sourire.

—C'est juste, dit Dubois avec un regard d'intelligence, qui veut la fin veut les moyens.

Et, sur l'ordre d'arrestation, il ajouta la phrase que l'aventurier lui avait suggérée. Puis il data, signa, apposa le sceau de l'Etat et tendit le papier à Barberousse.

—A présent, où trouverai-je les cavaliers dont j'ai besoin? demanda l'aventurier.

Dubois fit appeler un des officiers qui étaient de service auprès de lui.

—Vous ferez monter à cheval vingt hommes, dont vous prendrez le commandement, pour procéder à l'arrestation des personnes que monsieur vous désignera, ordonna-t-il, en montrant Barberousse.

—Pour quelle heure? demanda l'officier en saluant militairement.

—Pour quatre heures du matin, répondit l'aventurier.

—A quel endroit?

—A l'entrée du faubourg Saint-Denis.

—Vous avez entendu? dit Dubois au capitaine.

—Oui, votre Eminence.

—Alors soyez exact.

L'officier se retira, bientôt suivi par Barberousse.

A quatre heures du matin, très exactement, ils partaient tous les deux à la tête de leur escorte. A cinq heures, ils étaient à Ermont et suivaient à la piste le chemin que la chaise de poste de la baronne avait pris, ils arrivaient au couvent vers six heures et demie.

Barberousse n'était pas absolument sûr que les renseignements qu'on lui avait fournis en route fussent très exacts, mais en pénétrant dans la cour du couvent, le premier objet qui attira ses regards fut cette chaise de poste qu'il avait suivie la veille pendant près d'une demi-heure, dont il se rappelait la forme, la couleur, et qu'il reconnut sur-le-champ.

Donc, la baronne était là. Donc, Vif-Argent y devait être aussi.

C'était par conséquent avec la certitude de réussir qu'il se présentait chez l'abbesse. Mais il avait compté sans la fière attitude de la princesse et la résistance armée qu'elle menaçait d'opposer à ses désirs.

Quant au capitaine, il connaissait de longue main le triste sire qui lui servait de guide en cette circonstance. Il se demandait quelle louche besogne on lui préparait et n'obéissait qu'à contre-cœur aux ordres qu'il avait reçus.

Sans doute la présence des dames de Coissy au couvent et les paroles de la princesse lui firent deviner une partie de la vérité, car, en dépit des fureurs de Barberousse, il se refusa à faire militairement la perquisition que l'aventurier voulait exercer.

—Vous aurez beau dire, monsieur, protesta-t-il sèchement, je ne puis oublier que l'abbesse est une princesse de sang, la propre fille de son Altesse le duc d'Orléans. Mon honneur de gentilhomme et de soldat m'interdisent, sans un mandat formel du régent en personne, d'exercer aucune violence envers une femme de si haut rang, lorsqu'elle revendique surtout un droit dont je suis le premier à reconnaître l'authenticité.

Barberousse fut bien obligé de s'incliner devant une déclaration si catégorique.

—C'est bien, dit-il, blême de rage impuissante. J'en référerai à Son Eminence.

—Et moi à mon colonel, répliqua le capitaine.

Ils s'éloignèrent dans la direction de Paris; mais Barberousse n'avait pas dit encore son dernier mot.

Il sentait que la princesse l'avait trompé en lui disant que Vif-Argent et Julien avaient déjà quitté le couvent. Sans aucun doute ils y étaient encore, mais ils n'y pouvaient pas rester longtemps.

Où iraient-ils? Vif-Argent était libre d'aller où bon lui semblait, mais le comte de Montbazin ne l'était pas. Son grade et son service l'appelaient nécessairement à Paris, sous peine d'encourir un châtiment toujours fort grave en pareil cas. Donc il reviendrait à Paris et certainement Jean ne l'abandonnerait pas.

"Et qui sait?.... pensait Barberousse avec une sorte d'intuition féline. Peut-être galopent-ils à une petite lieue derrière nous, riant de notre déconvenue...."

Il communiqua ses soupçons à l'officier.

—Ah! dit le capitaine, du moment que que nous avons affaire à des hommes, c'est différent. Que voulez-vous faire?

—Peu de chose. Nous voici dans la forêt de Bondy. Restons-y en embuscade pendant deux heures. Si, ce temps écoulé, le drôle que j'ai l'ordre d'arrêter n'a pas paru, je vous rends votre liberté.

—Soit! consentit le capitaine.

Il divisa sa troupe en deux, fit cacher ses hommes dans le bois, dix d'un côté, dix de l'autre, et leur donna pour consigne de ne pas bouger avant d'en avoir reçu l'ordre. Lui-même se porta sur la droite du chemin et Barberousse sur la gauche.

Depuis une demi-heure au plus ils étaient en observation, quand Barberousse s'écria:

—Attention! les voici.

Deux cavaliers venaient, en effet, de s'engager sur la route qui traversait la forêt.

Il s'avançaient sans défiance, au trot de leurs chevaux, bien éloignés de soupçonner le piège dans lequel ils allaient tomber.

Tout à coup, à dix pas devant eux, surgirent le capitaine, Barberousse, et les soldats qu'ils commandaient.

—Au nom du roi, je vous arrête! leur cria l'officier.

Au lieu de se rendre, ainsi que s'y attendait le capitaine, Vif Argent et Julien firent volte-face, piquèrent des deux et prirent la fuite, comprenant bien que lutter contre cette armée c'était courir à une mort certaine.

—En avant! commanda le capitaine, en s'élançant à leur poursuite.